

Le saut

C'est le grand jour. Ma décision est prise, je ne changerai pas d'avis. Depuis plusieurs mois, j'ai cette obsession en tête, je n'arrive pas à l'enlever de mon esprit. L'ambiance à la maison est morose, je me dispute souvent avec mes parents. Je n'arrive pas à leur parler de mes craintes et de mes angoisses. Mes amis les plus proches ne me prennent pas au sérieux. Ils ne me croient pas, ils plaisantent et pensent que je bluffe. Mais moi, dans mon for intérieur, je suis déterminée à sauter aujourd'hui et je sais que plus rien ne sera comme avant. Au lycée, j'assiste aux cours sans véritable intérêt, je reste passive en attendant que les journées interminables s'achèvent.

J'ai déjà repéré les lieux. C'est un pont, isolé de la route, qui fait douze mètres de hauteur. La chute sera d'autant plus impressionnante. Je m'habille pour les circonstances. Je suis vêtue de blanc pour ressembler à un ange en plein vol. Je porte des chaussures faciles à enlever, elles ne me seront plus d'une grande utilité une fois sur le pont. Je ne prends aucune affaire, je n'ai besoin de rien si ce n'est de courage. Je laisse un mot à mes parents, j'espère qu'ils me pardonneront de leur avoir caché mes intentions.

Je me rends sur place. De près, le pont me paraît d'autant plus sinistre. Je m'approche lentement. Mon cœur bat à vive allure. Je m'approche du bord. Une sensation de vertige m'envahit, je n'arrive pas à regarder vers le bas sans être prise de nausée. Je recule, mon corps me trahit, mes jambes tremblent et me portent difficilement. Je finis par m'asseoir afin de laisser mes émotions passer. Je m'encourage (je vais y arriver !), je respire profondément. Je ne veux pas renoncer si près du but. Je me relève et j'enlève mes chaussures. Le contact de mes pieds avec le pont me fait du bien, j'ai l'impression d'être en parfaite osmose avec lui. Je m'approche à nouveau du bord, un rayon de soleil apparaît soudainement. Je sais que c'est le moment parfait pour sauter.

Je recule pour prendre de l'élan, je cours et je me lance dans le vide. Ma courte vie d'adolescente défile devant moi. Ma famille, mes amis, mon lycée, tout ce qui constitue mon quotidien morne et sans grand intérêt. Ce saut est un défi personnel, je tire un trait définitif sur ma vie d'avant ! Je suis fière de moi, je n'ai pas renoncé face à tant d'adversité. La chute me paraît durer plusieurs minutes alors qu'en fait seule une dizaine de secondes suffit à atteindre le bas du pont. Je vois défiler au ralenti le paysage qui m'entoure : les cimes des arbres si proches qui s'éloignent au fur et à mesure de ma descente, les oiseaux volant juste à côté de moi, l'eau de la rivière qui se rapproche dangereusement. Je sens l'air frais sur ma peau, la chair de poule envahit tout mon corps. Quelle sensation ! J'ai l'impression de vivre à nouveau pleinement ma vie, je ne la subis plus, je l'ai prise en mains et je fais mes propres choix. J'ai l'impression d'être un oiseau qui se laisse porter au gré du vent, je défie les lois de la pesanteur.

La rivière n'est plus qu'à une dizaine de mètres, je distingue les poissons gobant les mouches à sa surface. J'aperçois mon reflet dans cette eau si pure, je sais que la fin est proche.

Tout à coup, je sens que mes chevilles sont attachées et qu'un élastique amortit ma chute. J'ai réussi, j'ai accompli mon désir le plus cher : j'ai fait mon premier saut à l'élastique !

Le silence de tes yeux

Ça fait une semaine que nous sommes arrivés dans ce village. Berthe me demande toujours pourquoi nous changeons si souvent de maison.

« Nous visitons ! » lui répondis-je chaque fois.

La guerre, l'ennemi, tout ça, c'est trop compliqué pour elle. Elle n'a que 7 ans. Même moi, du haut de mes 15 ans, je ne comprends pas tout. Je me demande souvent comment Papa fait pour nous trouver aussi vite de si grandes et belles maisons. Il n'aime pas parler des anciens habitants. Quand je lui demande où ils sont, ou qui ils étaient, il répond invariablement :

« Partis. » Ou bien « Ne t'occupe pas de ça, va. »

Maman, elle, ne dit jamais rien. Aussi silencieuse que les tombes de nos nombreux morts.

La maison est grande, belle, entretenue. On sent encore l'amour qu'y ont mis ses anciens occupants. Papa a peut-être raison sur leur départ, mais je suis sûre qu'ils sont partis depuis très peu de temps.

Demain, j'irai à l'épicerie. Je montrerai ma plaque et la femme me donnera ce que je veux, sans même croiser mon regard. Je n'ai pas besoin de parler, ce qui m'arrange : elle et moi ne parvenons pas à franchir la barrière de la langue. J'ai essayé, mais le français, c'est trop compliqué. Et ici, au pied des montagnes, les accents sont si forts que même les mots que je reconnais deviennent incompréhensibles. Papa se fâcherait s'il me voyait étudier le français.

« C'est eux qui doivent s'adapter. » a-t-il dit. Ça aussi, je n'ai pas vraiment compris.

Ça y est. L'épicière a réagi comme je l'avais prédit. Dans tous les villages, c'est pareil : les civils nous craignent, même nous, les enfants. Pourtant, lorsque ses yeux ont furtivement croisé les miens, la peine de son âme s'est déversée dans la mienne. J'en suis sortie un peu déstabilisée.

J'ai croisé un garçon en sortant. Un peu plus grand que moi, il a filé comme un nuage, ne semblant laisser aucune trace de son passage. Il semblait connaître les lieux mieux que sa propre poche et s'échappait à allure décidée. Ce fut assez étrange.

J'ai revu le garçon-coup-de-vent à l'épicerie. Mais cette fois-ci, il est entré. De mon âge, le visage frais, parsemé de taches de rousseur et bien proportionné. Une casquette dont s'échappaient d'épaisses boucles brunes me cachait ses yeux et assombrissait le haut de son visage. Définitivement un habitant, car à son entrée, l'épicière est réapparue de derrière ses armoires. De plus, après mon départ, son visage, laissé seul avec le nouveau venu, s'est instantanément détendu.

Le garçon-coup-de-vent s'appelle Paul. Et c'est la première fois que j'entends la voix de l'épicière. Douce et ferme à la fois, légèrement brisée. Sa voix cassée semble s'accrocher à sa gorge et ne pas vouloir sortir, ne pas vouloir être entendue. Un peu comme sa propriétaire que je n'ai jamais vue dans les rues. Mais cette fois-ci, je l'ai entendue crier « Paul ! » et c'est comme ça que j'ai su. Pour son prénom, mais aussi pour ses yeux verts profonds qu'il a levés en s'entendant appelé. Vert forêt. Puis il est parti, comme enfui.

Je n'aurais pas dû. J'aurais pu ne pas le faire. Mais je m'ennuyais. J'ai suivi le garçon-coup-de-vent. J'ai suivi Paul. Comme à son habitude, aussitôt passé la porte, il s'est remis à courir, mais cette fois, mes jambes et mon cœur l'ont suivi. J'ai couru après lui. Je l'ai poursuivi aussi vite que je le pouvais, mais il s'est rapidement enfoncé dans la forêt. Je n'ai pas pu continuer. La forêt est un lieu de mille sentiers, où chaque arbre ressemble à celui d'à côté. S'y perdre est un jeu d'enfant et en sortir un véritable casse-tête. Surtout pour moi. Surtout pour une étrangère. Il m'a fallu plus d'une heure pour en ressortir, bien que je ne crusse m'y être avancée que de quelques mètres. C'est comme si les arbres bougeaient, se déplaçaient pour former un cercle fermé autour de soi, brouillant toute piste et tout repère. En arrivant à l'épicerie, pour la première fois, je la vis à demi fermée. Sur le rideau de fer abaissé, j'ai pu reconnaître le mot « Allemand » en français. J'ai légèrement toqué à ce rideau de fer et l'épicière est descendue en courant. Elle m'a tendu mon panier de courses et un miracle s'est produit : elle m'a souri. Comme gênée d'avoir esquissé ce sourire, elle est repartie aussi vite que venue, toute menue dans son tablier, a fermé le rideau de fer en entier et je m'en suis allée.

Je suis arrivée chez moi le souffle court, la langue pendante et le corps plié sous l'effort d'avoir tant couru.

Maman était sur le perron.

Berthe attendait dans la maison.

Papa n'était pas encore rentré.

J'ai soufflé et je suis entrée.

Ce soir-là, au repas, mon père m'a grondée. Il m'a rappelé ma supériorité, mais aussi ma préciosité. Il m'a rappelé de ne pas parler, surtout de ne même pas essayer. Qu'ils n'avaient pas ma valeur. Ce soir-là, je l'ai regardé. Mais la question "pourquoi ?" n'a jamais franchi mes lèvres.

Je suis longtemps restée allongée dans mon lit, à fixer le plafond, les yeux perdus et l'âme tourmentée. Cette nuit-là, j'ai rêvé de Paul et de ses yeux vert forêt, se mêlant à celle dans laquelle je m'étais perdue. Au fil du rêve, l'ensevelissement vif est devenu une masse sombre et oppressante. Des armes, des bombes, de la violence. Des morts aussi. Et des ordres allemands au milieu. C'est Berthe qui m'a réveillée. Partageant la même chambre, elle m'a raconté que je hurlais, et au vu de la panique dans ses yeux d'enfant, je l'ai crue. Je l'ai rassurée autant que je le pouvais et je me suis levée.

L'après-midi, je me suis enfermée dans ma chambre, prétextant des révisions quelconques. Une veste chaude, ma paire de chaussures la plus confortable, et me voilà sortie par le jardin arrière, grâce à la fenêtre. De retour d'abord à l'épicerie. La

vendeuse écarquilla des yeux inquiets en me voyant arriver. Nos rencontres n'étaient après tout basées que sur un rythme solide et respecté jusqu'à présent. Les visites inhabituelles allemandes n'étaient généralement pas de bon augure pour les locaux. J'ai même cru apercevoir une larme au coin de son œil, prête à s'écrouler lentement sur son visage fatigué.

J'étais venue pour chercher Paul. J'essayai tant bien que mal, au moyen de grands sourires, de nombreux gestes et de répétitions de son prénom avec mon plus bel accent, mais elle ne dit rien. Seuls ses yeux épuisés et apeurés parlaient pour elle, emplis d'incompréhension. J'allais devoir le retrouver seule. En fait, je l'ai rapidement retrouvé. Ou plutôt, c'est lui qui m'a rapidement retrouvée. Mon point de départ était la forêt. J'avais pris mon courage à deux mains et décidé d'y entrer. Comme la dernière fois, une vingtaine de mètres ont suffi pour que, lorsque je me retourne, je n'en voie plus l'entrée. Je me serais crue dans un lieu enchanté. J'ai continué à errer pendant une bonne demi-heure, sans en être sûre tant il est difficile de se repérer, géographiquement comme temporellement, au milieu des grands arbres cachant le soleil. Moi qui le cherchais, c'est lui qui est venu à moi. Je pense même qu'il m'observait et me suivait depuis un moment déjà. Je me rappelle juste avoir entendu quelques pas, m'être retournée dans un sursaut et l'avoir découvert face à moi. Lui, tranquille, les mains posées sur les hanches, une herbe au coin de la bouche, la casquette vissée jusqu'aux sourcils, les yeux fougueux et débordant d'énergie. Moi, inquiète puis surprise, dans ma robe et mon manteau d'hiver, les joues rougies et l'air perdu. Deux opposés. Deux mondes que tout différenciait. Mais la forêt était son terrain de jeu à lui. Il était propriétaire des lieux, connaissait chaque arbre par son espèce, chaque végétal par sa forme et sa couleur, bien que ternis par le début de l'hiver qui promettait d'être rude. Il ne me l'a pas dit, mais je le savais. À cet instant, je ne saurais expliquer ce qui s'est passé, ma mémoire flanche et mon cœur balance, mais ce moment restera gravé à jamais. Cette rencontre impromptue était le point de départ de ce qui nous lierait pour toujours.

Ce jour-là, sans un mot, puisque nous ne pouvions réellement communiquer, il m'est passé devant sur le sentier, et sans réfléchir je l'ai suivi. Il m'a guidée un long moment à travers sa forêt. Nous nous sommes simplement baladés, et je ne saurais dire combien de temps cela a duré. À la fin, lorsque nous nous sommes arrêtés, nous étions à l'entrée du bois par laquelle je m'étais enfoncée quelques heures plus tôt. Il s'est alors retourné et m'a longuement fixée. Les secondes semblaient des heures, tandis que son regard appuyait sur mon cœur, semblait plonger dans mon âme. Et puis il est parti. En courant, presque volant comme un nuage, comme la première fois que je l'avais vu, il s'est enfui, replongeant dans la forêt.

Je suis rentrée chez moi, inquiète d'avoir laissé d'avoir laissé ma chambre vide, mais heureusement personne ne l'avait remarqué. Seule la porte que j'avais, il me semble, laissée entrouverte, étant maintenant bien fermée.

Assise à mon bureau, ma main a alors commencé à courir sur le papier du cahier servant à mes prétendues révisions, esquissant des arabesques, lui ressemblant. Son visage m'était gravé. Il avait quelque chose de ceux qu'on n'oublie jamais. Mon cahier en sera désormais témoin.

Le soir au repas, le regard inquiet de maman me scrutait. Son silence lourd pesait.

Comme d'habitude elle ne disait rien mais ses yeux avaient une couleur d'orage d'été, dans lesquels la pluie ne s'écoule jamais. Le repas fut silencieux. Un peu après, elle est venue me retrouver au bord de mon lit. Elle a délicatement refermé la porte sur elle. Berthe n'était pas là. Berthe était en bas. Une fois redressée dans mon lit je l'ai fixée. Ce genre de visite de sa part n'arrivait jamais. Jamais maman ne venait nous parler. Un long silence s'est installé, pendant lequel elle ne faisait que me fixer. Elle m'a fait un signe de tête vers le bureau. Alors j'ai compris. Le dessin. Le cahier. La porte entrouverte.

Elle savait. Elle avait deviné. Pourtant je n'ai rien dit. Elle non plus.

Puis elle s'est levée, a attendu debout et a fini par repartir. Le plus étrange de cette conversation inhabituelle est que dans l'angle de la porte, en partant, je l'ai vue esquisser un discret sourire.

Plusieurs mois se sont déroulés. Nous sommes restés dans le village. Paul m'a appris tous les chemins de la forêt et une forte amitié s'est créée. Il m'a montré ses coins à lui, fait grimper dans les arbres et découvrir les grottes surplombant la vallée. Il m'a appris le nom des plantes et surtout, surtout, un peu de français. On a dû travailler dur pour se comprendre, au travers de signes d'expression, mais surtout au travers du langage des yeux, et nous avons réussi. Ses yeux m'ont tout appris et j'ai fini par les admirer un peu plus, jour après jour. Depuis, l'épicière me sourit. Comme si quelque chose en elle s'était apaisé.

À la maison, après Maman, c'est Berthe qui a remarqué que je m'échappais. Alors je l'ai emmenée. Une ou deux fois. Elle a vite compris, et n'a jamais rien dit. Après tout, elle me l'a promis. Tout semblait bien aller.

Pourtant, soudainement, tout a basculé.

Je passais à l'épicerie et l'épicière pleurait. Sans se cacher. Devant moi. Elle m'a servi mais n'a rien dit. J'ai couru rejoindre Paul en imaginant que le pire s'était passé. Mais il était là, bien que l'air renfrogné. Il n'a pas décroché un mot du trajet de la forêt à l'une des nombreuses hauteurs surplombant le village. Pas un mot, rien.

Une fois en haut, il m'a expliqué. Enfin il a essayé. Il m'a parlé des montagnes et m'a dit qu'il partait, qu'il devait les traverser et quitter le village à jamais. Derrière, l'Espagne l'accueillerait. Où exactement il ne savait pas mais il le devait. J'ai cru voir mon monde s'écrouler. À cet instant je crois que j'ai compris que je l'aimais. J'ai essayé de comprendre pourquoi il partait. Il m'a dit qu'en français c'était STO. Le service de travail obligatoire. Il le fuyait. Et c'était à cause des Allemands qu'il partait. J'ai vite compris. Mon peuple. Mon pays. Nous obligeons à quitter tout ce qu'il connaissait, tout ce qu'il aimait, pour garder sa liberté. L'obligeons à risquer sa vie dans la froide et interminable montagne, pour changer de pays, et espérer être accueilli dans un nouveau dont il ne savait rien de plus que le nom.

Mon pays, ma faute, les miens. Son pays, sa forêt, les siens.

Nous sommes rentrés. Une fois seule dans ma chambre, sur mon lit, j'ai pleuré. Je n'ai pas mangé. J'étais emplie de tristesse et culpabilité. Dans quelques jours il serait parti. Il ne lui manquait plus que l'adresse de l'autre côté et un chemin réfléchi. Je resterai seule ici.

3 jours sans nouvelles. Il se cache. De nouveaux soldats ont commencé à remplir le petit village paisible. Père ne mange plus avec nous le soir. Maman passe ses soirées à l'attendre. Plusieurs jeunes du village sont partis. Mais pas lui. Je le sais. Je l'aurais senti. Il a disparu pour la dernière fois dans sa forêt bien aimée et n'en sortira que lorsqu'il partira. Je sais que ce n'est pas moi qui le retiens pendant ces jours où il devrait s'enfuir mais la dernière information cruciale lui faisant défaut : l'adresse de l'autre côté des sommets, celle qui nourrit ses espoirs de liberté. Mais quelque chose cloche et je le sais très bien.

Papa rentre chaque soir en parlant des barrages, fouilles, et l'arrestation qu'il pratique à longueur de journée. Si lui en explique la nécessité, prônant un contrôle des populations essentiel, j'ai cru voir que le regard de maman s'était davantage grisé. Un jour j'irai lui parler. Je voudrais voir Paul une dernière fois mais comment ?

En vérité la solution m'est venue d'elle-même puisque le lendemain, c'est chez l'épicière que ma dernière action pour Paul s'est produite. En entrant dans le magasin pour les courses habituelles (j'apprécie les faire car le visage de la vendeuse m'apparaît maintenant familier) quelque chose d'inattendu s'est produit : dès que j'ai passé le seuil de la porte, l'épicière l'a refermée derrière moi, à clé. Mes yeux se sont écarquillés lorsqu'elle a ensuite abaissé le lourd rideau de fer, signifiant que le magasin était désormais fermé. Je suis restée figée, silencieuse. Elle s'est ensuite approchée de moi et m'a fixée longuement. Intensément. Yeux dans les yeux. Les siens étaient décidés, allumés par une curieuse flamme. Alors elle a pris mes mains et les a serrées. Fortement, longuement et un sourire plein d'espoir s'est dessiné sur son visage.

Elle a pris le cageot que j'avais et a disparu dans l'arrière-boutique, pour le remplir comme à son habitude, juste après avoir réouvert le volet en fer. En sortant de son magasin je me suis dirigée vers la forêt d'un pas rapide et décidé. J'ai contourné plusieurs barrages dont mon père avait parlé la veille, et une fois à l'orée du bois j'ai caché le cageot de bois rempli et je me suis mise à courir. J'ai couru dans le maquis, jusqu'au coin le plus sombre, au feuillage le plus épais. Et c'est là que je l'ai trouvé. Il semblait m'attendre. Il semblait savoir les choses, j'ai cru apercevoir tout de même une très légère lueur d'étonnement dans ses yeux verts.

Il m'a prise dans ses bras et j'ai glissé un bout de papier dans sa poche. Il m'a regardée surpris et a souri. Je ne l'avais jamais vu sourire autant. J'ai pris le temps de le fixer, sachant que c'était la dernière fois que je le voyais. J'ai pris le temps de graver dans mon esprit les détails de son visage. Il m'a alors laissé un court baiser, et un objet rond dans ma poche avant de charger sur son dos un lourd sac et de partir silencieusement. Je l'ai regardé partir. Pas une seule fois il ne s'est retourné.

Sur le chemin du retour, j'ai glissé la pierre ronde de ma poche sous la porte de l'épicerie. Et je n'ai pas traîné. Je suis rentrée. J'ai passé la soirée silencieuse, assise à mon bureau tentant de graver son visage sur le papier. Même si je savais que jamais je ne l'oublierai.

À ce moment maman est rentrée. Elle a fermé la porte de ma chambre à clef et la fenêtre aussi. Assise sur mon lit elle m'a fixée. Puis a commencé à parler.

"Je crois qu'il est temps de tout te raconter" m'a-t-elle dit... en français.

Panta rhei

Le temps s'est arrêté.

L'air est brûlant, je respire doucement, la chaleur me ronge les poumons.

Je ne vois rien, peut-être n'ai-je pas encore ouvert les yeux. J'essaie de me souvenir, mais rien ne me vient à l'esprit.

J'ai l'impression d'avoir dormi pendant très longtemps, pourtant je suis épuisé.

Je me demande quel jour on est, quel mois, ou quelle année. Je ne me rappelle pas la dernière fois que j'ai vu un calendrier. Je me demande si je n'ai pas mort, une bonne fois pour toutes.

Pourquoi? Pourquoi me souvenir? Pourquoi me réveiller maintenant? Je ne comprends pas.

Je n'en ai pas besoin, je ne veux pas.

Il faut se rendre à l'évidence: je suis encore en vie.

Est-ce réellement une bonne chose?

Finalement, j'entrouvre légèrement mes paupières. Je ne vois rien, ou du moins, je n'arrive pas à voir. Le monde tourne autour de moi, j'en ai la nausée.

Il semblerait que j'aie perdu le sens du toucher . J'ai l'impression de flotter dans le vide, c'est plutôt agréable. Mes sentiments sont très flous et je n'ai aucune idée de ce que je ressens autre qu'un vide encombrant, mais je ne sais pas comment le chasser. Il me pèse et me paralyse mais sa présence me rassure.

Et puis la vision me revient petit à petit, je distingue quelques lumières autour de moi, mais impossible de dire d'où elles viennent. Avec elle revient petit à petit les sensations, j'en ai les mains qui fourmillent et les muscles qui se contractent involontairement, pourtant mes bras semblent ne pas répondre à mon appel, mais je m'en moque.

Je finis par distinguer les couleurs devant moi. Du brun et du noir mêlés à des points rouge orangés. Ces petits points sont légèrement lumineux, c'est eux que je distinguais dans le flou de ma vision. Ce sont des braises, qui clignent faiblement, en fin de vie.

Et puis l'ouïe me revient, mes oreilles sifflent, mon crâne me lance soudainement et la douleur remplit mes pensées. Je suis tenté de crier ou de porter mes mains à ma tête mais elles refusent de m'écouter.

Lorsque ma souffrance se dissipe, j'entends enfin mon propre souffle. Un râle, lent, labouré, accompagné par les battements de mon cœur. Je soupire, mais au moment où j'inspire ma gorge se serre et je suis pris d'une quinte de toux. J'ai encore plus de mal à respirer, ma trachée est irritée, j'ai l'impression que des aiguilles se plantent dans mon cou.

Enfin, je reprends mon souffle, accompagné d'un goût horrible dans ma bouche. Un mélange de brûlé, de terre et de sang.

Mes yeux retrouvent finalement leurs marques et je me permets d'observer le paysage devant moi.

C'est complètement désolé, le sol est couvert de cendres et la terre est mise à nu. Les restes de plantes carbonisées s'envolent sous la bise. Quelques troncs d'arbre résilients se dressent encore sous la lumière de la lune, leurs feuilles emportées par le brasier. Quelques nuages de fumée se promènent encore dans la forêt sombre et l'odeur me donne des frissons.

Le temps a finalement repris son cours.

Je viens de réaliser que je suis assis. Je pensais être tombé au sol, mais visiblement j'ai choisi de m'asseoir à cet endroit. Je me demande si j'ai essayé d'échapper au feu et puis, par épuisement, avais fini par m'arrêter là, ou si j'ai volontairement tenté de mettre fin à mes jours. De toute façon, je ne sais plus. Je m'en moque, je veux m'en aller.

Alors j'ai tenté de me lever.

Pendant un instant j'ai pensé être trop faible pour me lever, ma jambe me lance terriblement, puis j'ai remarqué le poids qui pesait sur mes genoux.

Il y a *quelqu'un* dans mes bras.

Qui est cette personne? Pourquoi est-ce que je la serre si fort contre moi?

Elle semble évanouie et je ne distingue pas son visage dans l'ombre de la nuit, et son uniforme m'empêche de deviner son sexe.

Uniforme?

Un uniforme oui. Aux couleurs vertes et brunes, agencées en tâches sur tout son corps. Un motif de camouflage.

Elle a un masque sur la bouche, on dirait un masque à gaz. Probablement pour se protéger des fumées, il est brisé à certains endroits.

Je porte ma main sur mon visage, cherchant ce même masque sur ma bouche, mais je n'y trouve que mes joues chaudes et mouillées.

Je remarque un deuxième masque un peu plus loin sur le sol, complètement carbonisé. J'ai sûrement donné mon masque à cette personne.

Alors je la dépose au sol, et fouille ses poches, espérant trouver des réponses, ou son identité. Je cherche frénétiquement, défait sa veste et ouvre ses poches. Je trouve quelques essentiels de survie, des balles et tombée au sol, une mitraillette enrayée par les cendres.

Nous sommes tous les deux des soldats, j'ignore totalement quelle nation nous servons, ou contre quel ennemi nous sommes engagés mais à en juger par nos uniformes similaires, nous servons la même patrie.

Je cherche un peu plus et finis par trouver sa plaque d'identification. Elle est effacée, je n'arrive pas à lire son nom, mais j'en déduis que c'est un homme. J'ai du mal à en tirer plus d'informations alors je décide d'enlever son masque.

Il ne respire pas. Je touche son visage, il est encore tiède. Mais son cœur ne bat plus. Je ne sais pas combien de temps ça fait, depuis que moi je me suis évanoui.

Je suis pris d'un vent de panique, si fort que ma gorge se serre. Mon

souffle s'accélère, je suis pris d'un désir intense de sauver cette personne. Je ne comprends pas pourquoi, mais je sais que je *dois* le faire.

J'entame un massage cardiaque, mais c'est un acte désespéré. Je ne sais pas comment faire, ou du moins j'ai oublié. Mais je sens que cette personne m'est chère, je sens que j'ai besoin qu'elle reste en vie. Pourtant, c'est impossible, je n'y arrive pas. Je pousse mes mains sur son torse mais mon rythme est irrégulier, je suis trop faible pour le faire correctement.

Alors j'espère, car c'est la seule chose que je peux faire. J'ai le corps d'un inconnu devant mes yeux, pourtant j'ai l'impression d'avoir été aux côtés de cet homme depuis toujours.

Si seulement je me souvenais, si seulement je savais.

Je continue, encore et encore, jusqu'à ce que mes bras tremblent et que les larmes coulent, mais rien n'y fait.

C'est trop tard.

Avant de perdre connaissance j'ai essayé de le sauver, en lui donnant mon masque mais il s'est brisé et est devenu obsolète. Il est probablement mort d'asphyxie à cause de la fumée. Il n'est pas mort dans la souffrance et était probablement évanoui avant moi.

Au fond, j'en suis un peu rassuré.

Alors j'ai essayé de me lever et je suis retombé au sol, ma jambe en sang. J'ai regardé les alentours, confus.

J'avais ignoré la douleur jusqu'à présent, mais elle revient de plus en plus.

Il y a des éclats de métal au loin, et des trous béants dans la terre. Des obus.

Ils ont explosé non loin de nous. J'ai essayé de nous sauver, en vain.

Ma jambe a reçu un éclat, et je n'ai pas pu marcher assez loin pour le sauver, je ne sais pas s'il est blessé, mais il a dû recevoir un choc. Je ne saurai probablement jamais.

J'essaie de me lever une nouvelle fois, en vain.

Je doute qu'on mène une équipe de recherche pour nous retrouver. On

ne retrouve pas des soldats. On peut les remplacer de toute façon. Ça *leur* est bien égal si on meurt.

Je suis pris de colère, mais je ne peux pas m'apaiser. J'aurais voulu avoir plus d'importance, que notre vie ait assez de sens, pour qu'on veuille nous retrouver.

Alors je me résigne. Ça ne sert à rien de se lamenter, il n'y a personne pour m'écouter. Je m'assois par terre aux côtés de l'inconnu qui m'était si cher. J'observe la lune, elle qui a toujours été là, depuis la nuit des temps. Combien de personnes la regardent en ce moment?

Le vent se lève, emportant les dernières braises avec lui. Le temps continuera d'avancer, que je le veuille ou non et je serai toujours aussi impuissant face à la force destructrice de l'humanité.